

Le regard et ses objets dérivés Valérie Pera-Guillot

C'est sous le titre « L'œil : organe de vue, organe de sens » que psychiatrie et ophtalmologie ont conversé à Antibes ce mois de juin 2016, invitant un psychanalyste à déployer la relation entre le regard et l'œil dans l'expérience analytique.

Dès 1910, Freud, étudiant le trouble psychogène de la vision, relève qu'un même organe, l'œil peut d'une part servir une fonction vitale pour le corps, la vue, et d'autre part se mettre au service de pulsions qui la perturbent. Lacan approfondira cette binarité des fonctions de l'œil relevée par Freud en détachant le regard comme objet cause de désir. Quelques exemples pris dans notre modernité, nous révèlent que les pouvoirs de l'œil s'étendent et donnent forme à un nouveau regard.

Le regard...

Freud, « Le trouble psychogène de la vision »

Freud est connu comme psychanalyste mais il fut d'abord médecin et ses premières recherches en physiologie expérimentale ont porté sur les effets analgésiques de la cocaïne. Durant l'année 1884, il échange sur ses découvertes avec quelques collègues¹. Carl Koller, interne en ophtalmologie, est le premier à repérer l'intérêt du produit comme anesthésiant local, ouvrant ainsi des possibilités inédites à la chirurgie de l'œil. La participation de Freud à quelques travaux en ophtalmologie, au début de sa carrière, peut être en lien avec cette application à l'œil de ses recherches sur la cocaïne, mais l'essentiel de son intérêt le porte dès ces années vers l'étude des maladies nerveuses.

En 1910, Freud a atteint une certaine notoriété et son ami le Dr Königstein, ophtalmologiste de renom, lui demande un article. Il choisit d'écrire sur « Le trouble psychogène de la vision dans la conception analytique »². Freud prend l'exemple de la cécité hystérique, sans cause organique, où la cécité cohabite avec un certain mode de voir : « En effet les excitations parvenues à l'œil "aveugle" peuvent avoir certaines conséquences psychiques, par exemple susciter des affects, bien qu'elles soient inconscientes. Ceux qui sont atteints de cécité hystérique ne sont donc aveugles que pour la conscience ; dans l'inconscient, ils voient. »³

Il défend la conception psychanalytique de cette cécité qui met en jeu un phénomène dynamique, où un groupe de représentations entre en lutte contre un autre groupe, essayant par là d'empêcher ce dernier d'arriver à la conscience.⁴ Ce processus actif est le refoulement et le symptôme, la cécité, signe l'échec de ce refoulement. Jacques-Alain Miller relève que Freud met en scène une véritable guerre des représentations où c'est en fait la dynamique pulsionnelle et les pulsions elles-mêmes qui imposent leur volonté aux représentations.⁵ À cette époque, Freud reconnaît deux types de pulsions : les pulsions du moi qui visent

Intervention de Valérie Pera-Guillot, Journée clinique d'Antibes, 4 juin 2016.

¹ Cf. Jones E., *La vie et l'œuvre de Sigmund Freud*, « les jeunes années 1856-1900 », tome I, Paris, PUF, 1988.

² Freud S., « Le trouble psychogène de la vision dans la conception psychanalytique », *Névrose, psychose et perversion*, Paris, PUF, 1985, p. 167-173.

³ *Ibid.*, p. 168.

⁴ *Ibid.*, p. 169.

⁵ Miller J.-A., « Biologie lacanienne et événement de corps », *La Cause freudienne*, n°44, février 2000, p. 42.

l'autoconservation de l'individu et les pulsions sexuelles, partielles, rattachées à différentes régions du corps, et qui participent à la sexualité. Le plaisir sexuel ne concerne pas que les organes génitaux, plusieurs régions du corps y participent. Ainsi, la bouche sert au baiser aussi bien qu'à manger et à parler et les yeux ne servent pas seulement à s'orienter dans l'espace mais également au plaisir de voir. Dans cet article, Freud étudie spécialement cette binarité à propos de l'œil ; il déplie le fait que l'œil ne sert pas seulement à voir mais qu'il supporte également le plaisir sexuel de regarder, la *Schaulust*. Il note que « [d]'une façon générale ce sont les mêmes organes et les mêmes systèmes d'organes qui sont à la disposition des pulsions sexuelles et des pulsions du moi »⁶.

Lorsque le plaisir de voir n'est plus régulé, lorsqu'il déborde le savoir du corps, ce savoir qui sait ce qu'il faut pour survivre, il devient jouissance, relève J.-A. Miller. La jouissance désigne ici l'en-trop, ce qui va contre la finalité vitale. Freud résume d'une phrase cette dualité qui occupe un même organe : « il n'est facile pour personne de servir deux maîtres à la fois »⁷. Ainsi, ce texte de Freud montre bien qu'un même organe supporte « deux corps distincts, deux corps superposés. D'un côté un corps de savoir, le corps qui sait ce qu'il faut pour survivre », – c'est l'œil comme pur organe de la vue – « et de l'autre côté, le corps jouissance, dérégulé, aberrant »⁸, c'est l'œil dans sa dimension érogène, au-delà de la conservation et du plaisir. Le refoulement porte sur la pulsion scopique dans sa dimension érogène mais entraîne dans son sillage les autres fonctions non érotiques de l'œil. Ainsi, un organe investi d'une dimension érogène, lorsque celle-ci prend le pas sur la fonction vitale, elle rend l'organe inapte à sa fonction.

Freud ne néglige pas la dimension organique qui peut sous-tendre la sensibilité d'un organe, il conclut son article sur la notion de « complaisance somatique », complaisance indiquant la dimension érogène dont l'organe est investi. Notons que la complaisance somatique ainsi nommée par Freud se traduit paradoxalement par un refus, ici par un « ne pas voir », que Lacan situe comme un « refus du corps »⁹ chez le sujet hystérique. « Complaisance somatique et refus somatique sont les deux faces du même phénomène »¹⁰ analyse J.-A. Miller.

Cet article, dont Freud dit qu'il ne s'agit que d'un texte de circonstance¹¹, témoigne au contraire pour nous de l'acuité de sa recherche. Le fonctionnement de l'œil y apparaît perturbé par l'érotisation du regard ; le regard est abordé dans sa dimension pulsionnelle, où l'érotisation peut aller jusqu'à déréguler le fonctionnement de l'organe. L'œil devient alors support d'une jouissance qui va au-delà du principe de plaisir.

Lacan,

Stratégie du regard

Dès la première année de son séminaire, les 2 et 9 juin 1954, Lacan s'appuie sur la fonction du regard dans la dialectique du sujet et de l'autre pour dégager cette relation intersubjective d'une supposée harmonie, telle que Balint peut alors la concevoir. Lacan prend l'exemple du champ de bataille. Une ruse de guerre consiste en ce que l'ennemi « voit où je vais, c'est-à-dire très exactement, qu'il voit où je ne suis pas. Dans toute analyse de la relation intersubjective, l'essentiel n'est pas ce qui est là, ce qui est vu. Ce qui la structure, c'est ce qui n'est pas là »¹². Il indique à travers cet exemple, que ce qui compte n'est pas l'objet visible,

⁶ Freud S., « Le trouble psychogène de la vision ... », *op. cit.*, p. 171.

⁷ *Ibid.*

⁸ Miller J.-A., « Biologie lacanienne... », *op. cit.*, p. 43.

⁹ Lacan J., *Le Séminaire*, livre XVII, *L'envers de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1991, p. 107.

¹⁰ Miller J.-A., « Conversation sur les embrouilles du corps », *Ornicar ? Le Champ freudien*, n°50, 2003, p. 258.

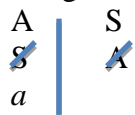
¹¹ Cf. Jones E., *La vie et l'œuvre de Sigmund Freud*, tome II, « les années de maturité 1901-1919 », Paris, PUF, 1988, p. 260.

¹² Lacan J., *Le Séminaire*, livre I, *Les écrits techniques de Freud*, Paris, Seuil, 1975, p. 249.

mais au contraire la place vide que le regard isole et à partir de laquelle peut s'appréhender une stratégie de combat, une règle du jeu entre le sujet et l'autre, que l'on peut lire comme une métaphore de la relation de transfert.

Le regard dans le Séminaire L'angoisse

Dans le Séminaire *L'angoisse*, en 1962-1963, Lacan aborde d'une façon nouvelle ce qu'est le regard. Ce séminaire est centré sur le rapport du sujet à l'Autre. Dans la division qu'opère le sujet au champ de l'Autre, quelque chose ne peut se mettre en mots, quelque chose échappe au signifiant. Lacan désigne ce reste hétérogène au signifiant par la lettre *a*, et l'objet *a* désigne le reste de cette opération de la division de l'Autre par le sujet.¹³



Nous pouvons appréhender cet objet *a* à partir de l'image spéculaire du stade du miroir : « Cette image est fermée, close, gestaltique, c'est-à-dire marquée par la prédominance d'une bonne forme »¹⁴, et Lacan nous met en garde contre cette bonne forme ; elle cache un piège. Pour que se révèle le piège, « il suffit d'apporter une tache dans le champ visuel pour voir où s'attache vraiment la pointe du désir [...] il suffit d'une tache pour faire fonction de grain de beauté »¹⁵. Et « Plus que la forme qu'il entache, c'est le grain de beauté qui me regarde. C'est parce que ça me regarde qu'il m'attire si paradoxalement, quelquefois à plus juste titre que le regard de ma partenaire, car ce regard me reflète [et, pour autant qu'il me reflète], il n'est que mon reflet, buée imaginaire »¹⁶. Lacan énonce ici la méconnaissance foncière de ce qui cause le désir, en particulier chez l'homme, au niveau scopique. Le « ça me regarde » indique que la pulsion scopique est engagée dans le rapport du sujet à l'autre, au partenaire. Et derrière la tache qui me regarde et qui fonctionne comme leurre, existe toujours la possibilité de résurgence de ce qu'il y a de plus occulte, l'œil, dont la présence obture le champ du désir et provoque l'angoisse.¹⁷

On peut prendre ici le cas d'une patiente italienne, Isabella, schizophrène, dont Lacan commente un dessin dans ce séminaire. La patiente avait dessiné un arbre avec trois yeux grands ouverts incrustés dans le tronc. Une branche de cet arbre est prolongée par ce que Lacan désigne comme l'écriture de la formule du secret de cette patiente : « *Io sono sempre vista [...] Je suis toujours vue* »¹⁸. Lacan met l'accent, dans ce cas, sur l'ambiguïté du terme *vista* en italien, ambiguïté que l'on retrouve en français dans le mot *vue*. *Vista* peut se comprendre comme un participe passé, j'ai été *vue*, mais il peut aussi se comprendre comme « *la vue*, avec ses deux sens, subjectif et objectif, la fonction de la vue et le fait d'être une vue, comme on dit la vue du paysage, celle qui est prise comme objet sur une carte postale »¹⁹. La patiente est elle-même cet objet, cette vue qu'elle se sent être, en étant vue. L'œil est partout, la vue envahit le regard, le sature, ne laissant aucune place au désir mais au contraire provoquant un sentiment d' « horrible », de « louche », d' « inquiétant ».²⁰ L'œil éclipse le regard.

¹³ Cf. premier schéma de la division p. 37, *Le Séminaire*, livre I.

¹⁴ Lacan J., *Le Séminaire*, livre X, *L'angoisse*, Paris, Seuil, 2004, p. 292-293.

¹⁵ *Ibid.*, p. 293.

¹⁶ *Ibid.*

¹⁷ *Ibid.*, p. 321.

¹⁸ *Ibid.*, p. 90.

¹⁹ *Ibid.*

²⁰ *Ibid.*

Toujours dans ce séminaire, à la question « Qu'est ce qui nous regarde ? Le blanc de l'œil de l'aveugle, par exemple »²¹ répond Lacan. Il s'agit là de souligner la dimension énigmatique du regard, avec son corrélat d'angoisse face à la question « Que me veut l'Autre ? »

Lacan, lecteur de Sartre

En 1963, dans son Séminaire *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Lacan poursuit sa lecture de l'essai de Jean-Paul Sartre, *L'Être et le Néant*, lecture qu'il avait abordée en 1953-1954, la première année de son séminaire. Une même question traverse cette étude, à dix ans d'intervalle : qu'est-ce que « le sujet du regard », selon la formule de Clotilde Leguil dans son livre *Sartre avec Lacan*.²² Pour mieux cerner la question, Lacan a commencé par se demander « Mais qu'est-ce que le regard ? »²³ La réponse s'élabore dans une conversation que Lacan établit avec Sartre, à des années de distance, puisque l'essai du philosophe date de 1943. Lacan prend appui sur un passage du livre de Sartre dans lequel celui-ci articule l'existence du sujet à partir de la primauté du regard d'autrui : « la relation originelle de moi-même à autrui [...] est aussi un rapport concret et quotidien dont je fais à chaque instant l'expérience : à chaque instant autrui *me regarde* »²⁴. Ou encore : « Si nous partons de la révélation première d'autrui comme *regard*, nous devons reconnaître que nous éprouvons notre insaisissable être-pour-autrui sous la forme d'une *possession*. Je suis possédé par autrui ; le regard d'autrui façonne mon corps dans sa nudité, le fait naître, le sculpte, le produit comme il *est* [...] Autrui détient un secret : le secret de ce que je suis »²⁵.

C'est sur cette base de la primauté du regard d'autrui que Sartre construit sa définition du sujet. Et ce regard s'étaye sur une perception qui donne support au regard mais qui peut fort bien se passer de l'œil. Cette perception m'indique une présence qui me met sur la trace d'autrui. Ainsi : « Sans doute, ce qui manifeste le plus souvent un regard, c'est la convergence vers moi de deux globes oculaires. Mais il se donnera tout aussi bien à l'occasion d'un froissement de branches, d'un bruit de pas suivis du silence, de l'entrebâillement d'un volet, d'un léger mouvement d'un rideau »²⁶.

Donc nul besoin d'yeux pour que le regard se manifeste, nul besoin d'yeux pour que je me sente regardé et que je m'appréhende comme sujet. Et Sartre d'avancer : « Ce n'est jamais quand des yeux vous regardent qu'on peut les trouver beaux ou laids, qu'on peut remarquer leur couleur. Le regard d'autrui masque ses yeux, il semble aller *devant eux*. »²⁷. Le regard éclipse l'œil.

Toujours dans le fil de cette recherche sur le sujet du regard, Cl. Leguil note : « C'est le fait d'être vu qui me révèle mon être pour autrui »²⁸. Ainsi : « Le regard que manifestent les *yeux*, de quelque nature qu'ils soient [c'est-à-dire aussi bien un froissement de branches, un bruit de pas], est pur renvoi à moi-même », écrit Sartre et il précise : « Lorsque j'entends craquer les branches derrière moi, ce n'est pas *qu'il y a quelqu'un*, c'est [...] que je *suis vu* »²⁹. Il déplie alors un exemple qui deviendra le paradigme de cette expérience de l'être-vu-par-autrui, l'exemple du trou de la serrure. Deux temps dans cet exemple :

Premier temps : « Imaginons que j'en sois venu par jalousie, par intérêt, par vice, à coller mon oreille contre une porte, à regarder par le trou d'une serrure [...] derrière cette porte, un

²¹ *Ibid.*, p. 293.

²² Leguil Cl., *Sartre avec Lacan. Corrélation antinomique, liaison dangereuse*, Paris, Navarin / le Champ freudien, 2012.

²³ Lacan J., *Le Séminaire*, livre XI, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Seuil, Paris, 1973, p. 78.

²⁴ Sartre J.-P., *L'Être et le Néant, essai d'ontologie phénoménologique*, Paris, Gallimard, NRF, 1943, p. 315.

²⁵ *Ibid.*, p. 431.

²⁶ *Ibid.*, p. 315-316.

²⁷ *Ibid.*, p. 316.

²⁸ Leguil Cl., *Sartre avec Lacan...*, *op. cit.*, p. 283.

²⁹ Sartre J.-P., *L'Être et le Néant...*, *op. cit.*, p. 316.

spectacle se propose comme “à voir”, et Sartre poursuit « ma conscience colle à mes actes, elle *est* mes actes [...] Mon attitude [...] est pure mise en rapport de l’instrument [trou de la serrure] avec la fin à atteindre [spectacle à voir], pure manière de me perdre dans le monde »³⁰ Et il indique : « cette jalousie, je la *suis*, je ne la connais pas »³¹. Le philosophe appelle situation cette détermination double et inverse : « il n’y a de spectacle à voir derrière la porte que parce que je suis jaloux, mais ma jalousie n’est rien, sinon le simple fait objectif *qu’il y a un spectacle à voir* derrière la porte »³². J.-A. Miller résume ainsi le passage : « il est là “à regarder par le trou de la serrure”, il est pur sujet spectateur, absorbé par le spectacle, inoccupé de soi-même »³³. Et lorsque Sartre parle de facticité du sujet à cet endroit, J.-A. Miller relève qu’il s’agit d’un autre nom du « je ne suis rien », véritable *fading* du sujet devant l’objet regard.

Deuxième temps : « Or, voici que j’ai entendu des pas dans le corridor : on me regarde. »³⁴

J.-A. Miller donne toute son importance au fait que le regard se révèle par un son. Il s’agit en effet pour Sartre de saisir le sujet avant qu’il ne reconnaisse celui qui va le voir, et suivant cette logique, derrière le « on » de « on me regarde », s’aperçoit le regard de l’Autre. Cette rencontre fugace entre mon regard et le regard d’autrui, provoque ma chute dans la honte ; « la honte, [...] est honte de soi, elle est reconnaissance de ce que je suis bien cet objet qu’autrui regarde et juge. »³⁵ Ou comme le formule J.-A. Miller : « Je reconnais que je suis cet objet que l’Autre regarde et juge. Je suis cet être-en-soi. »³⁶ Mais « dire “je suis cet être-en-soi”, précise J.-A. Miller, veut dire que je suis alors coupé du temps, coupé du projet. Je suis saisi au présent, dans un présent dépouillé de ma transcendance, de ma projection vers mon avenir, vers le sens que cette action pourrait avoir et qui me permettrait de la justifier »³⁷. En ce point, Lacan se sépare de Sartre.

Le regard, objet cause du désir

Lacan fait en effet un pas de plus par rapport à Sartre quand il introduit l’Autre du fantasme dans ce circuit du regard : « ce regard que je rencontre [...] est, non point un regard vu, mais un regard par moi imaginé au champ de l’Autre »³⁸. En tant que voyeur, ce qui trouble le sujet, ce qui provoque sa honte, « c’est que l’autre le surprend, lui, le sujet, comme tout entier regard caché »³⁹. Dans la surprise, l’autre le dévoile lui, le sujet, comme réduit à ce regard caché.

« Le regard est cet objet perdu, et soudain retrouvé, dans la conflagration de la honte, par l’introduction de l’autre. »⁴⁰ Cette introduction de l’autre dans le circuit du regard prend en compte la pulsion dans un double mouvement entre le sujet et l’autre : voir / être vu ou regarder / être regardé. Par ailleurs la honte met en lumière une jouissance ignorée du sujet lui-même.

Cette mise en valeur du regard par son surgissement, perdu et soudain retrouvé, conduit Lacan à situer le regard comme objet *a*, objet cause du désir autour duquel tourne la pulsion scopique, au contraire de l’analyse de Sartre qui passe à côté de la fonction du désir dans le regard.

³⁰ *Ibid.*

³¹ *Ibid.*

³² *Ibid.*, p. 317.

³³ Miller J.-A., « Note sur la honte », *La Cause freudienne*, n°54, juin 2003, p. 9.

³⁴ Sartre J.-P., *L’Être et le Néant*, *op. cit.*, p. 318.

³⁵ *Ibid.*, p. 319.

³⁶ Miller J.-A., « Note sur la honte », *op. cit.*, p. 9.

³⁷ *Ibid.*, p. 10.

³⁸ Lacan J., *Le Séminaire*, livre XI, *Les quatre concepts ...*, *op. cit.*, p. 79.

³⁹ *Ibid.*, p. 166.

⁴⁰ *Ibid.*

Lacan, poursuivant son étude de la pulsion scopique, pointe que ce que cherche à voir le voyeur, ce n'est pas le phallus mais ce qui voile le manque et permet de continuer à y croire, d'où sa recherche de certaines formes qui évoquent ce voile. « Ce qu'on regarde, c'est ce qui ne peut pas se voir. »⁴¹

Cependant, pour que la structure de la pulsion soit complète, il est nécessaire de faire intervenir « sa forme de retour, qui est la vraie pulsion active »⁴², l'exhibitionnisme. Dans l'exhibitionnisme, « La visée véritable du désir, c'est l'autre, en tant que forcé, [...] c'est la victime en tant que référée à quelque autre qui la regarde »⁴³ faisant surgir le regard au champ de l'Autre.

Les actes terroristes qui ont endeuillé la France ces derniers mois nous permettent d'appréhender la façon dont le regard a fait effraction dans nos vies, et comment il s'invite, dans l'après-coup, dans notre quotidien.

Je me réfère ici à ce que des témoins des massacres du Bataclan ont rapporté. Un ou plusieurs terroristes ont exigé de ceux qu'ils avaient à bout de fusil de les regarder. Au-delà de l'angoisse, c'est le regard comme objet qu'ils essaient d'isoler, juste avant qu'il ne disparaisse dans la mort. Mais ce que ces terroristes cherchent, c'est non seulement l'angoisse de l'Autre, mais au-delà, ils cherchent à produire la jouissance de l'Autre. Cet Autre, c'est d'une part ce Dieu obscur à la volonté duquel ils se sacrifient, mais c'est aussi l'Autre de la société occidentale, soit chacun d'entre nous. En effet, chaque nouveau massacre, chaque nouvel attentat, chaque décapitation, qui touche ceux auxquels nous pouvons nous identifier nous rive devant nos écrans, captant notre regard et c'est alors notre propre jouissance de voyeur qui est en jeu.

... et ses objets dérivés

Surveillance généralisée

Le terrorisme me permet de faire la transition avec la thèse soutenue par Gérard Wajcman dans son livre *L'Œil absolu* ainsi que dans plusieurs de ses articles. Pour le psychanalyste, « l'époque traverse une grave crise des frontières »⁴⁴ dans la mesure où espace privé et espace public s'emmêlent. Un des instruments majeurs de cette surveillance est le drone. Wajcman fait du drone une des figures les plus emblématiques de « l'Œil absolu », soit « la matérialisation du fantasme de *Tout Voir*, pulsion scopique déchaînée fondue dans le métal »⁴⁵. La science et ses applications technologiques ont perfectionné le drone jusqu'à en faire un instrument doué de deux qualités divines : l'omnivoyance et la toute-puissance ouvrant sur une utilisation politique et militaire de cet objet de la science. Le drone a contribué à changer la stratégie américaine de la guerre : abandon des concepts clausewitziens de la guerre conventionnelle, avec la notion de front, de bataille linéaire, et d'opposition en face-à-face au profit d'une guerre où prédomine la chasse à l'homme avec élimination de l'ennemi en vue. Dans ce modèle, relève Wajcman, « la bataille n'oppose plus des troupes, on a affaire à des réseaux »⁴⁶ avec, en leur centre, un individu ciblé, dont on pense que la destruction conduira à la destruction du réseau. Mais pour atteindre la cible invisible, il est nécessaire d'exercer une surveillance très large, dont les limites sont indéfinissables tant que la cible n'est pas repérée.

⁴¹ *Ibid.*

⁴² *Ibid.*

⁴³ *Ibid.*

⁴⁴ Wajcman G., « Trouble aux frontières de l'intime », *Le texte étranger* [en ligne], n°8, mise en ligne janvier 2011.

⁴⁵ Wajcman G., « Œil de guerre », *La psychanalyse à l'épreuve de la guerre*, [s. / dir. M.H. Brousse], Berg international, Paris, 2015, p. 213-227.

⁴⁶ *Ibid.*

Parallèlement, depuis les attentats du 11 septembre 2001 aux États-Unis et depuis ceux de janvier 2015 en France, il apparaît clairement que l'ennemi n'est plus seulement à l'extérieur des frontières, il est aussi présent sur le territoire américain comme il l'est sur le territoire européen. Dès lors, la surveillance ne concerne pas seulement l'étranger, ce qui est hors des frontières mais aussi ce qui est à l'intérieur des frontières. Et Wajcman voit dans le drone « l'objet paradigmatique de ces temps sans frontière ». Tout le monde doit dès lors être mis sous surveillance, dehors comme dedans. Cette surveillance, à la fois anonyme et généralisée n'est pourtant pas sans conséquence. Les unes sont individuelles, les autres mondiales.

Les premières touchent particulièrement ceux que Guy Briole nomme « ces combattants de la *drone de guerre* »⁴⁷. Drôle de guerre en effet que celle qui prétend tuer sans risque ; c'est le concept du "*zéro mort*" qui idéalise une guerre qui n'exposerait pas la vie de nos soldats car c'est uniquement de "*zéro mort ami*" dont il est question. Ce concept repose sur une supériorité technologique, en particulier celle des drones, qui permet de localiser, d'identifier puis de détruire une cible sans s'exposer sur le terrain.

Pourtant, nombre de ces hommes qui tuent par écran interposé, sans mettre directement en jeu leur corps, souffrent de dépression. Pas si facile de rentrer chez soi vivre sa vie, relève G. Briole, « quand le sang versé s'est figé dans les pixels de couleurs très vives et que ces images – surgies le plus souvent à des dizaines de milliers de kilomètres – vous poursuivent [...] Comme dans tout traumatisme, le regard est central [...] Le viseur se voit visé par sa cible qui, d'image, se fait présente d'être un homme, une femme, un enfant auquel on vient de donner la mort ». Et renouant avec la dialectique de *L'Être et le Néant*, il évoque la honte qui tombe sur ce soldat, envahi du « dégoût de lui-même », ne supportant plus, comme le dit l'un d'eux, le « déphasage entre sa vie quotidienne dans un coin tranquille des États-Unis et la violence déclenchée par ses drones télécommandés »⁴⁸.

Une autre conséquence de cette surveillance généralisée, orchestrée par les moyens scientifiques les plus sophistiqués, est un effacement des frontières, avec comme conséquence un renforcement des moyens de surveillance pour maintenir les masses humaines séparées, conduisant à un renforcement de « la ségrégation »⁴⁹, vérifiant ce que Lacan annonçait dès 1967.

Suivant la même mise en jeu du regard mobilisé par la technologie, l'extension de la vidéo surveillance nous fait passer de la sécurisation de zones à une sécurisation globale, jusqu'au plus intime du foyer. Ainsi, poussée à l'extrême, cette logique conduit à cet apologue, extrait de *L'Œil absolu* et rapporté par *Le Monde des livres* :

« Dans un immeuble parisien, un dispositif de vidéosurveillance a été installé. Il permet aux résidents d'observer le bâtiment depuis leur téléviseur. Grâce à des caméras de CCTV (Closed Circuit TV) [...] chacun peut surveiller sa cage d'escalier, voire son propre salon. Le sens du "circuit fermé" de la télévision se révèle : c'est le regard en circuit fermé. Son accomplissement ultime, c'est le spectateur se regardant à la télé en train de regarder la télé, se surveillant lui-même ».

L'imagerie cérébrale

Le discours de la science alimente cette idéologie de la transparence et du tout voir qui vont de pair avec le tout visible. Ce discours est particulièrement actif dans le champ des neurosciences. L'imagerie cérébrale assure en effet rendre visible le fonctionnement du cerveau en donnant une image de celui-ci. Thomas Harding, dans un article paru dans la revue

⁴⁷ Briole G. « Effroyables inquiétudes », *La psychanalyse à l'épreuve de la guerre*, [s. / dir. M.H. Brousse], *op. cit.*, p. 117-119.

⁴⁸ *Ibid.*

⁴⁹ Lacan J., « Allocution sur les psychoses de l'enfant », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 362-363.

La Cause du désir sur les addictions⁵⁰, montre le chemin qui conduit à faire exister un cerveau type par pathologie, et spécialement un « cerveau addict ». Il suit en détail le parcours qui va de la sélection des individus, à l'interprétation des données. Il relève les nombreux choix qui président à l'obtention d'une « image qui, [à la fin], semble être celle d'un seul cerveau, [alors qu'elle est] “le produit d'une moyenne statistique obtenue en combinant les résultats de plusieurs examens sur plusieurs sujets” »⁵¹. Et ces images, toutes construites qu'elles soient, font office de preuve. Suivant ce procédé, l'addiction est devenue une « maladie du cerveau, [et non plus le symptôme d'un sujet aux prises avec son inconscient par exemple], “parce que les drogues changent le cerveau [...], sa structure et son fonctionnement” »⁵². Ainsi, résume-t-il, « l'image vise à fournir un ancrage ontologique à l'interprétation des données »⁵³.

Le numéro d'avril 2016 de *l'Information Psychiatrique* nous instruit sur les espoirs que met la recherche en psychiatrie dans la neuro-imagerie.

Ainsi, l'article « L'imagerie cérébrale en psychiatrie clinique »⁵⁴ expose les capacités d'un logiciel à répartir les sujets en deux groupes, malades ou non malades. Cette capacité du logiciel à classer l'humain s'obtient à partir de données d'imagerie cérébrale qu'un expert clinicien aura préalablement triées, mettant en relation telle image avec le groupe malade ou non malade. On appelle cela le *machine learning*. Ainsi étalonnée, la machine fournit un diagnostic exact avec des résultats tout à fait extraordinaires : elle atteint une capacité de discrimination de l'ordre de 79% dans le diagnostic de trouble bipolaire, de 81 à 92% dans la schizophrénie ! À partir de là, le *machine learning*, basé sur la classification d'images cérébrales, s'intéresse à la prédiction individuelle du risque de devenir effectivement malade chez des sujets présentant des prodromes de la maladie. Un sujet dit à risque de pathologie mentale la développera avec une précision de 82% à 92, 3% !

Cependant dans les perspectives d'utilisation du *machine learning* dans la pratique clinique psychiatrique et neurologique, les auteurs modèrent leur enthousiasme : « Les capacités de discrimination du *machine learning* restent malheureusement encore insuffisantes par rapport aux capacités diagnostiques des psychiatres » ! écrivent-ils.

Forts de ces données, nos auteurs n'hésitent pas à conclure que « la dichotomie entre maladies psychiatriques ou organiques [...] n'a plus lieu d'être. »

À titre de conclusion, nous retiendrons l'ouverture que nous propose Éric Laurent dans son dernier livre, *L'envers de la biopolitique*, quand il traite de l'inlassable volonté de Rembrandt à revenir sur son propre portrait : « Comme dans nos modernes IRM qui veulent rendre visible la cartographie des émotions, il est question ici [dans la série des autoportraits de Rembrandt], de traduire pour les yeux le mouvement le plus intime de l'être, autant dire qu'il s'agit, à partir de l'image, de se dépêtrer de l'impossible signification à atteindre »⁵⁵. Cette impossible signification, Kokoschka nous la rend sensible devant l'ultime autoportrait du maître : « être capable de se regarder soi-même disparaître dans le miroir – ne plus rien voir – et se peindre comme le néant, la négation de l'homme. Quel miracle et quel symbole »⁵⁶.

⁵⁰ Harding Th., « Le cerveau addict », *La Cause du désir*, n°88, 2014, p. 84-88.

⁵¹ *Ibid.*, p. 85.

⁵² *Ibid.*, p. 86.

⁵³ *Ibid.*

⁵⁴ Amad A., Cancel A., Fovet T., « L'imagerie cérébrale en psychiatrie clinique : du diagnostic différentiel au *machine learning* », *L'Information psychiatrique*, vol. 92, n°4, avril 2016, p. 277-284.

⁵⁵ Laurent É., *L'envers de la biopolitique. Une écriture pour la jouissance*, Paris, Navarin / Le Champ freudien, 2016, p. 181.

⁵⁶ Kokoschka cité par É. Laurent, *L'envers de la biopolitique*, *op. cit.*, p. 182.